

PROLOGUE

Elle hésita avant de poser son stylo sur le papier, sa main pâle tremblant légèrement au-dessus du formulaire.

Apparemment, c'était une façon démodée de faire les choses – maintenant, même les gens de son âge savaient se débrouiller suffisamment avec Internet pour publier une petite annonce en ligne. Au lieu de cela, elle s'était présentée aux bureaux du magazine sur un coup de tête, après avoir déjeuné à Covent Garden avec des amies. Des gens qu'elle connaissait bien, dans un endroit qu'elle connaissait bien, au cœur du monde de l'édition de Londres. Son ancien lieu de travail était à deux pas de là, et elle avait passé de nombreux bons moments dans les restaurants du quartier – Rules, Christopher's, Joe Allen – à signer des contrats ou en compagnie de ses amis.

C'était sa vie, et cela avait été une belle vie.

Alors avait-elle raison de faire cela maintenant ? Était-il enfin temps de se détacher du passé plutôt que se jeter tête baissée dans une vie rêvée qu'elle n'avait même pas réellement vécue ? Elle leva les yeux et lança un coup d'œil à la dame derrière son bureau, espérant un geste d'encouragement de sa part, ou un autre signe indiquant qu'elle prenait la bonne décision ; mais la dame était au téléphone, et seule la voix insistante dans sa tête était là pour l'éperonner, cette voix qui lui répétait depuis des semaines que c'était maintenant ou jamais, que si elle devait le faire

un jour, si elle devait aller là-bas un jour, c'était le moment, tant qu'elle en était encore capable.

Elle avait soixante-douze ans et, aujourd'hui, son âge lui pesait. Elle avait récemment remarqué que la société essayait de duper des millions de gens comme elle en leur faisant croire qu'il y avait quelque chose de bien, quelque chose de joyeux, dans le fait de vieillir. Elle avait vu des publicités dans Londres, dans des magazines. Des dames souriantes aux cheveux blancs, à l'ossature parfaite, faisaient de la publicité pour des assurances automobiles moins chères pour les gens de plus de soixante-dix ans. Les brochures de papier glacé des agents immobiliers montraient des appartements à des prix étonnamment raisonnables, réservés aux plus de cinquante ans, dans des résidences de luxe pour retraités. Les personnes âgées représentaient apparemment une force économique puissante, et le terme « surfeurs seniors », désignant ceux de sa génération plus doués qu'elle pour utiliser Internet, sous-entendait une forme physique qui ne lui correspondait plus depuis les années 1980.

Cependant, elle ne voyait quant à elle rien de bon au fait de vieillir. Ses amis commençaient à mourir. Pas un grand nombre d'entre eux, pas encore, mais cela commençait à arriver, et chaque fois qu'elle apprenait une triste nouvelle, elle se rappelait sa propre mortalité.

Elle y pensait tant, depuis quelque temps. Elle pensait à lui. Elle ne s'expliquait pas vraiment comment l'on pouvait avoir le souvenir de choses qui ne s'étaient même pas produites. Tout ce qu'elle avait, c'était ses rêveries sur la vie qu'ils auraient pu avoir ensemble s'il n'y avait pas eu la nuit qui avait bouleversé sa vie entière ; mais ces derniers temps, elles avaient hanté toutes ses pensées, au point qu'elle devait maintenant se rendre à New York – la seule grande ville occidentale où elle n'était encore jamais allée. La ville qui représentait cette vie qu'elle n'avait pas vécue.

S'armant de courage, elle commença à écrire. Le temps n'était plus aux regrets ou aux doutes. Être âgée signifiait faire les choses que l'on avait toujours eu envie de faire, régler certains détails, avant de manquer de temps.

Non, elle avait tout à fait raison d'être là. Tout à fait raison de faire cela. Elle tendit le formulaire à la dame qui s'occupait des petites annonces, la paya et, après avoir obtenu confirmation que l'annonce serait publiée, prit son sac à main et quitta le bureau. Elle jeta un coup d'œil à sa montre. Il était près de 16 h 30. Elle avait des choses à organiser, des coups de téléphone à passer, et seulement quelques heures devant elle pour s'en occuper.

1

2012

— Il va faire sa demande ce soir, je le sens.
Amy Carrell regarda son ami Nathan Jones, qui se tenait à l'autre bout de la cuisine.

— Et qu'est-ce qui te fait dire ça ? lui demanda-t-elle en prenant trois assiettes et en les plaçant sur un bras de manière experte. S'il m'emmenait à Paris à l'improviste, j'aurais peut-être des soupçons, mais nous allons à une soirée organisée par son entreprise... Ce n'est pas ce qu'on peut appeler romantique.

Nathan leva les yeux au ciel.

— Tu plaisantes ? C'est Noël, mon chou, et cette soirée a lieu à la tour de Londres ! On peut difficilement faire plus romantique que ça.

— Nathan, on décapitait des gens à la tour de Londres, autrefois...

— Exact. Anne Boleyn, entre autres. Apparemment, il a fallu s'y reprendre à plusieurs fois parce qu'elle avait un tout petit cou.

— C'est bien ce que je disais. Ce n'est vraiment pas romantique, dit Amy avec un grand sourire en poussant la double porte de la cuisine pour pénétrer dans la salle du Forge Bar and Grill, l'un des restaurants les plus chic d'Upper Street du quartier d'Islington, dans le nord de Londres. Elle se déplaçait avec la grâce d'une danseuse classique, oscillant

entre les tables et déposant adroitement les assiettes devant les clients. Ce soir, Amy n'avait pas besoin de mémoriser qui prenait le risotto à la courge et qui prenait l'escalope, car tout le monde avait commandé la dinde. C'était le sixième repas de Noël qu'elle servait en une semaine, et les choses ne s'amélioreraient pas.

— Hé, ma jolie !

Elle sursauta quand quelqu'un lui donna une tape sur les fesses.

— Apportez-nous une autre bouteille de champ, d'accord ? lui cria un homme rougeaud en levant vers elle un regard libidineux. Et vous me donnerez aussi votre numéro de téléphone, hein ?

— Je vais vous envoyer le sommelier, monsieur, répondit-elle en se forçant à sourire.

— Oooh, une Américaine sexy, dit-il en riant, remarquant l'accent d'Amy. Et si vous preniez un verre de champagne avec nous ? Peut-être quand vous aurez fini votre service, qu'est-ce que vous en dites ? ajouta-t-il alors même qu'Amy retournait déjà en cuisine.

— Tripoteur à la table numéro deux, dit-elle à Nathan.

Son ami hocha la tête et jeta un coup d'œil à travers le hublot de la porte de la cuisine.

— Joues rouges, chemise blanche ?

— Oui. Un gros dégueulasse.

— Ne t'inquiète pas, quelque chose me dit que sa chemise sera rouge vif quand il partira d'ici. Je pressens un incident lié au vin.

— Terrines végétariennes ! cria une voix.

Ils se retournèrent tandis qu'une femme décoiffée passait la porte en trombe. Cheryl, la propriétaire du Forge, avait un cœur d'or mais jurait comme un charretier, et il ne valait mieux pas la contrarier quand elle avait l'air renfrogné qu'elle affichait à ce moment précis.

— Il y a trois connards qui me font chier à la table six, ils

disent qu'ils veulent leurs terrines végétariennes tout de suite ou qu'ils se cassent.

— Désolée, je m'en occupe, dit Amy en se dirigeant vers le passe-plat.

Nathan lève le poignet et tapote sa montre d'un air entendu.

— Je m'occupe des terrines, toi, décampe !

— Où vas-tu ? demanda Cheryl, les sourcils froncés.

— C'est la soirée de Daniel, tu te souviens...

— Putain, Amy, tu viens à peine d'arriver !

À cause d'une audition qui avait commencé par beaucoup de retard, elle était arrivée trente minutes plus tard que prévu au travail, et Cheryl avait passé la journée à le lui rappeler.

— Je viendrai de bonne heure, demain.

— Tu feras mieux que ça. J'ai besoin de quelqu'un pour faire un double service, demain. Pense aux pourboires, et dis-moi que tu t'en chargeras.

— Je m'en chargerai, répondit Amy, consciente d'avoir besoin d'argent.

— Vas-y, alors. Allez, allez ! dit Cheryl en la chassant d'un geste des deux mains. Tu veux te changer à l'appart ?

Amy remercia d'un sourire sa patronne, qui glissa la main dans la poche de son jean, en sortit un trousseau de clefs et le lui lança.

— Il a intérêt à faire sa demande, après ça ! lui cria Cheryl tandis qu'Amy prenait son sac et montait l'escalier.

Dans l'appartement au-dessus du restaurant, Amy regarda son reflet dans le miroir et soupira. Ses cheveux blond clair étaient tout décoiffés, ses joues rouges à cause de la chaleur de la cuisine, et – *Seigneur !* pensa-t-elle en reniflant son chemisier – elle sentait la graisse dans laquelle on faisait cuire les pommes de terre sautées. Elle regarda avec envie la petite cabine de douche, mais elle n'avait pas assez de temps devant elle. Elle n'avait le temps de rien, en réalité.

Elle défit la fermeture éclair de son sac et en vida le contenu sur le lit. Deux robes froissées en tombèrent, entortillées

autour de chaussures à talons, d'une brosse à cheveux et de son maquillage. La première robe était un fourreau noir qui lui arrivait aux genoux, trouvée dans une boutique d'articles d'occasion, la seconde, achetée pendant les soldes d'été pour une occasion comme celle-là, était rouille et couverte de sequins. Elle n'était pas particulièrement bien finie – des sequins s'étaient déjà détachés, et traînaient maintenant au fond de son sac comme de la petite monnaie – mais une chose était sûre : c'était une robe superbe qui attirait l'attention. Réfléchissant aux options qui s'offraient à elle, elle se demanda quelle image elle avait envie de donner ce soir-là. Voulait-elle être sexy et irrésistible ? Ou donner l'impression d'être une femme du monde, sophistiquée, qui ferait une bonne épouse ?

Dans la cuisine du restaurant, elle s'était moquée des hypothèses de Nathan, et deux jours plus tôt, elle aurait juré que Daniel Lyons, son petit ami depuis un peu plus d'un an, risquait davantage d'aller sur la lune que de la demander en mariage, mais depuis, en fouillant dans son tiroir à chaussettes, elle avait vu, au milieu des paires soigneusement pliées, une petite boîte gris bleu de chez Tiffany. La tentation avait été trop forte pour qu'elle l'ignore, mais avant qu'elle n'ait pu l'examiner de plus près et voir ce qu'elle contenait, Dan était revenu dans la chambre et elle avait dû refermer précipitamment le tiroir.

Elle n'avait pas été seule dans la chambre depuis, mais elle était tout excitée, et essayait de trouver le sens caché de chaque remarque, de chaque geste tendre de Daniel. *Mets-toi sur ton trente et un*, lui avait-il dit en lui parlant de cette soirée, et elle avait bien vu qu'il était un peu nerveux, et c'était très inhabituel pour quelqu'un comme Daniel, qui débordait d'assurance.

Elle n'avait que vingt minutes devant elle pour aller à la tour de Londres. Elle tint une robe devant elle, puis l'autre. *Que porter pour une soirée susceptible de changer le cours*

de ta vie ? se demanda-t-elle en regardant fixement son reflet dans le miroir. L'espace d'un instant, elle s'autorisa à imaginer Daniel lui passer un solitaire scintillant à l'annulaire, à la clarté de la lune. Ils se prendraient en photo avec son téléphone portable, et elle mettrait la photo sur Facebook pour que tous leurs amis la voient. Plus tard, ils la montreraient à leurs enfants, et ils la regarderaient avec un sourire nostalgique quand ils seraient vieux. Ce serait une photo qu'ils conserveraient toute leur vie, un moment qu'ils n'oublieraient jamais, qu'ils évoqueraient pendant des années et pour lequel elle voulait être à son avantage.

— Allez, tant pis ! murmura-t-elle en tirant sur la robe à sequins, avant de s'appuyer au miroir pour s'attacher les cheveux.

C'était une robe très courte et très moulante, et elle ferait des merveilles s'il lui restait le moindre sequin d'ici à minuit, mais elle se dit en rejetant la robe fourreau sur le lit qu'il valait mieux être sexy qu'avoir l'air d'une mamie.

Elle enfila ensuite ses chaussures à talons, redescendit en courant, entendit Nathan siffler sur son passage, et sortit dans la rue, où elle trouva un taxi presque tout de suite.

— La tour de Londres, dit-elle au chauffeur en claquant la portière. Ne passez pas par City Road, il y a toujours un monde fou à cette heure-ci.

Amy ne savait pas réellement si City Road était bouchée ou même si le chauffeur serait passé par là, mais elle essayait toujours de dire quelque chose pour insinuer qu'elle connaissait Londres comme sa poche, pour éviter que les chauffeurs de taxi ne la prennent pour une touriste en entendant son accent américain et ne soient tentés d'ajouter un zéro au prix de la course – zéro qu'elle ne pouvait absolument pas se permettre. Elle se laissa aller en arrière sur la banquette et regarda défiler les chiffres rouges sur le compteur, résistant à l'envie d'ouvrir son sac et de vérifier si des piécettes ne s'étaient pas glissées

dans la doublure – après tout, elle avait à peine les moyens de se payer cette course.

Pendant un court moment, elle s'autorisa à penser à ce que la prédiction de Nathan signifierait. Devenir Mme Amy Lyons changerait sa vie pour toujours, changerait tout. Elle n'aurait plus à faire deux services au Forge pour avoir de quoi payer le loyer de son minuscule studio dans Finsbury Park ; elle n'aurait plus besoin de passer d'auditions en priant pour qu'on lui donne enfin une place au sein d'une troupe de danse ; elle n'irait plus de rendez-vous galant en rendez-vous galant en craignant de se ridiculiser ; elle ne fouillerait plus dans un tiroir de chaussettes en quête de la preuve qu'elle était bel et bien aimée.

— Mince, alors, la tour est illuminée comme un sapin de Noël ! s'exclama le chauffeur en baissant la cloison vitrée tandis qu'il s'engageait sur Lower Thames Street.

Devant eux, une file de voitures élégantes étaient garées, et des gens en tenue de soirée en descendaient pour se disperser dans la rue.

— C'est une soirée spéciale, ce soir, mon petit ?

— Je l'espère, répondit-elle en se penchant en avant pour donner au chauffeur le seul billet de vingt livres de son porte-monnaie.

Elle descendit de voiture et remonta la rue pavée en direction de la maison du gardien, s'arrêtant un moment pour admirer le très ancien bâtiment, savamment éclairé et se détachant sur le ciel d'un noir d'encre. Sa famille et ses amis avaient tous été surpris quand elle leur avait annoncé qu'elle quittait New York pour aller s'installer à Londres et travailler au sein de Blink, une troupe de théâtre gestuel qui avait quitté Broadway pour s'établir dans le West End deux ans plus tôt.

Aucun de ses proches n'avait jamais quitté les États-Unis – pas même pour des vacances. Après tout, pourquoi aller dans les Alpes quand on avait de magnifiques sommets enneigés à proximité ? Pourquoi aller dans la vallée de

la Loire quand on pouvait aller dans la vallée de Napa en prenant un vol intérieur ? Son père, en particulier, estimait que si quelque chose ne s'était pas produit dans l'un des cinq quartiers de New York, cela ne s'était pas produit du tout. En revanche, Amy avait toujours éprouvé une fascination pour l'Angleterre, pour Londres – pour son histoire, sa culture, sa grandeur, le fait que rois, reines, généraux et dames vêtues de robes impressionnantes avaient foulé son sol – et même si elle avait été nerveuse à la perspective d'abandonner sa vie à New York, elle n'était aujourd'hui plus sûre de vouloir un jour retourner au pays.

Elle présenta son invitation et s'empressa d'entrer – le vent transperçait le tissu fin de sa robe malgré son manteau, et elle ne voulait pas que d'autres sequins s'envolent.

— Le MAE, mademoiselle ? lui demanda un vieil homme en uniforme sombre.

— Pardon ?

— Le MAE, vous êtes ici pour le dîner du ministère des Affaires étrangères ?

— Oh, oui, oui, balbutia-t-elle, soudain très gênée.

N'avait-elle pas l'air de quelqu'un qui allait au dîner du ministère des Affaires étrangères ? Elle tira un peu sur le bas de sa robe dans l'espoir de couvrir un peu plus ses cuisses. Jetant un coup d'œil à l'homme, elle s'aperçut qu'il essayait simplement de se montrer serviable, de veiller à ce qu'elle ne se perde pas. Il lui fit signe de se diriger vers la droite.

La soirée avait lieu dans le Pavillon, au niveau des douves. C'était un endroit spectaculaire, les murs gris-blanc de la tour s'élevant derrière lui éclairés par des néons violets. Des centaines de personnes étaient déjà là, et, un peu perdue, elle regarda autour d'elle avec un sentiment de vulnérabilité. Elle envoya un texto à Daniel et alla regarder les grands plans de tables devant elle.

— Regarde-toi ! s'exclama une voix tandis qu'une main se glissait autour de sa taille.

Elle se retourna et vit Daniel, sublime dans son costume, se distinguant comme une star de cinéma au milieu de la foule plus ordinaire.

— Tu aimes ? lui demanda-t-elle, se sentant soudain heureuse et d'humeur à faire la fête.

En grandissant, Amy n'avait jamais eu particulièrement confiance en elle. Ses cheveux avaient tendance à friser, surtout l'été, à New York, quand il faisait si lourd, et elle avait les dents légèrement en avant. Les jours fastes, elle se disait que cela lui donnait un petit air à la Liv Tyler, mais la plupart du temps, elle craignait d'avoir surtout un air pataud.

Cependant, aux côtés de Daniel Lyons, il était impossible de ne pas avoir l'impression d'appartenir à ce beau monde.

Il se pencha pour lui murmurer à l'oreille :

— J'aimerais te prendre sur mon épaule et te ramener à la maison, au lit, mais mes parents risqueraient de ne pas être contents si je disparaissais brusquement.

Elle s'écarta un peu de lui.

— Tes parents ? bégaya-t-elle.

Il posa sur elle ses yeux bleu vif.

— Je n'ai appris qu'aujourd'hui qu'ils viendraient... et apparemment, ils sont à notre table, mais ne t'inquiète pas, je changerai les cartons de table de place si nous arrivons à temps.

— Essaie de nous placer à l'autre bout du Pavillon.

Il fronça légèrement les sourcils.

— Je t'en prie, ils ne sont pas si horribles.

Ce fut à son tour à elle d'être vexée. Elle repensa à un après-midi particulièrement désagréable au club de polo, en plein été, le jour où elle avait rencontré Vivienne et Stephen Lyons. Amy n'aurait pas su dire ce qui l'avait le plus blessée : le fait que Daniel l'avait présentée à ses parents comme son « amie », ou le fait que M. et Mme Lyons ne l'avaient pas jugée assez importante pour lui adresser plus de deux mots de tout le reste de l'après-midi.

— Tu as passé une bonne journée ?

— Oui. J'avais une audition.

— Ma chérie, j'avais oublié... Comment ça s'est passé ?

— Bien, je crois. La chorégraphie est d'Eduardo Drummond, qui fait fureur en ce moment. Je crois que ça va être un succès, et j'ai eu l'impression que je lui plaisais vraiment...

— Eh bien, ça se fête, non ?

Il sourit et fit un signe de la main à un ami qu'il venait d'apercevoir à l'autre bout de la pièce.

Le cœur d'Amy fit un bond dans sa poitrine.

— Ça se fête ? Je n'ai pas encore obtenu la place...

Ils furent interrompus par un groupe d'hommes d'une trentaine d'années que Daniel connaissait bien, à en juger par les grandes tapes dans le dos qu'il échangea avec eux. Cela se produisait souvent qu'il croise des gens qu'il connaissait quand elle sortait avec lui. Il semblait connaître tout le monde. Il y avait ses amis du lycée, ceux de Cambridge, ses collègues de travail, les amis avec lesquels il jouait au football, ses amies femmes – qu'Amy aimait le moins.

Il les lui présenta, mais discuta ensuite avec eux de connaissances communes, de contrats qu'ils avaient signés ensemble, et de ce qu'ils prévoyaient de faire pour les vacances, ce qui consistait à chasser, faire du ski et aller à des soirées. Daniel et elle venaient de deux milieux très différents, mais ils n'étaient jamais à court de choses à se dire quand ils étaient en tête à tête. En revanche, elle n'était jamais très à l'aise en société, comme ce soir ; elle ne se sentait jamais assez drôle, jamais assez intelligente pour prendre la parole. Après tout, il valait mieux se taire que dire quelque chose de stupide.

Elle accepta le champagne qu'un serveur lui tendait et le but à petites gorgées avec plaisir jusqu'à ce qu'on les fasse entrer dans la salle de réception pour le dîner.

Ils se faufilèrent entre les tables rondes, toutes magnifiquement dressées, avec des nappes impeccables, de l'argenterie étincelante, et d'énormes compositions florales en leur centre.

À la table numéro quinze, déjà debout à côté de leur chaise, se trouvaient les parents de Daniel.

— Daniel, Amy...

Ils affichèrent un sourire crispé à l'approche de leur fils. Tandis que Vivienne Lyons lui faisait la bise, en l'air, sans lui toucher les joues, Amy sentit sa crème et son parfum, et se prit à espérer qu'ils dominaient l'odeur de pommes de terre sautées dont elle craignait d'être imprégnée.

— Comment allez-vous, tous les deux ? Amy, vous êtes entre Stephen et Nigel Carpenter.

Quelques secondes plus tard, Amy se trouvait coincée entre le père de Daniel et un homme immense vêtu de sa tenue militaire d'apparat. Quand elle s'assit, le bas de sa robe remonta presque jusqu'en haut de ses cuisses, et voyant que Nigel Carpenter, « un vieil ami de la famille », baissait les yeux vers elle, elle s'empressa d'étaler sa serviette de table sur ses genoux.

— Bonsoir, Amy, dit cérémonieusement Stephen en lui touchant l'épaule. Comment allez-vous ?

— Bien, merci, répondit-elle, regrettant de ne pas être encore au Forge.

Tout le monde à table – trois couples de sexagénaires – semblait se connaître.

— Alors, que faites-vous dans la vie, Amy ? demanda Daphne, la femme de Nigel.

C'était une dame aux traits anguleux et aux cheveux gris coupés au carré, qui devait être deux fois plus petite que son mari.

— Je suis danseuse.

— Ai-je pu vous voir dans quelque chose ? demanda encore Daphne, avec intérêt.

— Cela dépend des théâtres que vous fréquentez, répondit Amy d'un ton faussement dégagé.

— Nous allons régulièrement au Royal Opera House. C'est comme cela que nous avons connu Vivienne.

Daphne sourit.

— Je danse dans des ballets plus modernes. Dans des théâtres plus petits.

— Vous faites partie de la Rambert Dance Company ?

— Non, répondit Amy en souriant, pratiquement sûre que Daphne n'avait vu aucune des représentations auxquelles elle avait participé.

Elle n'avait certainement pas vu son job le plus médiatisé : un clip pour le rappeur K Double Swagg, diffusé sur MTV.

— Alors, à quelles productions avez-vous participé récemment ?

— Amy s'est blessée et a été en convalescence une bonne partie de l'année, intervint Daniel, l'air plutôt mal à l'aise.

À ses amis, des fêtards qui avaient entre vingt-cinq et trente-cinq ans, comme ceux qu'ils avaient croisés dans le hall en arrivant, il annonçait fièrement qu'elle était danseuse. Elle n'était pas stupide : elle savait que quand ses amis souriaient et avaient l'air impressionnés, c'était parce que *danseuse* signifiait pour eux *douée au lit*. Elle trouvait cela passablement agaçant, mais au moins, Daniel soutenait ses ambitions.

— Oh, mon Dieu !

— Mais elle a eu une audition aujourd'hui, et cela s'est bien passé, n'est-ce pas, Amy ?

Daniel semblait de plus en plus nerveux.

— Une audition pour quoi ? demanda Vivienne.

La lumière d'un spot tombait sur la tête d'Amy, qui commençait à avoir chaud.

— C'est un nouveau spectacle, expliqua-t-elle après avoir bu une gorgée d'eau, avec une musique et une chorégraphie originales. C'est sur la naissance du tango.

— Du tango ? répéta Stephens avec un demi-sourire amusé. C'est un peu osé, non ?

La mère de Daniel lança à son mari une œillade assassine.

Amy s'adjura intérieurement de rester calme, de ne pas se laisser décontenancer. Elle devait faire bonne impression – ces

gens feraient peut-être bientôt partie de sa famille – et d'ailleurs, le tango était l'une de ses danses préférées et elle se faisait un point d'honneur de la défendre.

— Quand il est exécuté correctement, le tango est une danse élégante, belle et passionnée, expliqua-t-elle.

— Le tango est une danse sexuelle, répliqua Vivienne d'un ton détaché. Il a vu le jour dans les bidonvilles d'Argentine et d'Uruguay. C'était la musique des maisons closes. La sexualité et l'érotisme sont à la base de tous ses aspects. Que l'on mène ou que l'on suive.

Elle marqua un temps d'arrêt et eut un sourire qui manquait de chaleur.

— Enfin, au moins, si vous auditionnez, c'est que vous êtes en voie de guérison.

Amy prit son verre de champagne, cette fois. Sa bonne humeur s'était complètement évaporée. Vivienne Lyons était vraiment snob ! Elle était tentée de lui dire comment elle s'était cassé l'orteil, ce qui avait failli mettre un terme à sa carrière et l'avait immobilisée pendant six mois. S'il y avait bien quelque chose de sexuel, c'était le long week-end qu'elle avait pris avec Daniel au mois de juin. La seule fois où ils étaient sortis de leur lit à baldaquin pour aller faire du vélo au bord de la rivière, elle était tombée et s'était écrasé le pied sous la roue de son vélo. Elle doutait que son petit ami ait envie de partager ces détails à la table.

Tandis que ces pensées lui traversaient l'esprit, elle eut un élan dans l'orteil, dans sa chaussure Topshop, mais elle fut distraite par l'arrivée de l'entrée, qui ressemblait à un cactus dans l'assiette en porcelaine.

Elle prit son couteau et sa fourchette, veillant à choisir les couverts les plus petits, et les plus éloignés de son assiette – Daniel lui avait expliqué cela lors de leur deuxième rendez-vous. *Dans le doute, pars toujours de l'extérieur*, lui avait-il dit.

Tout cela était bien beau, mais elle ne savait pas par où commencer. Cependant, elle sentait le regard de Vivienne posé sur elle, et ne voulant pas paraître inexpérimentée, elle serra l'artichaut entre son couteau et sa fourchette et tenta de découper l'une des feuilles. Le légume en forme de balle se retourna aussitôt, renversant le petit plat de ce qui semblait être une sauce au fromage sur la nappe.

— Fait chier ! s'exclama Amy en essayant de récupérer le légume.

Vivienne écarquilla les yeux.

— Je vous demande pardon ?

— Ça a glissé, s'empressa de répondre Amy. J'ai dit, ça a glissé.

Daniel se pencha sur son propre artichaut, retira calmement l'une des feuilles extérieures, la trempa dans la sauce et la glissa entre ses dents.

Bon sang ! pensa Amy. C'est comme ça qu'on fait...

Rouge de honte, elle entreprit d'imiter Daniel, les yeux rivés sur son assiette, n'osant plus regarder autour d'elle. Elle aurait voulu disparaître sous terre. Elle resta silencieuse pendant tout le repas, écoutant les Lyons dire des banalités, hochant la tête aux moments appropriés, prenant soin de regarder quels couverts tout le monde utilisait avant de commencer à manger chaque plat. Lorsqu'on eut débarrassé les assiettes à dessert, elle se trouva pompette à cause du champagne qu'elle avait bu pour s'occuper. Elle avait hâte de rentrer chez elle.

— Je crois qu'il est temps de porter un toast, dit Stephen avant de s'éclaircir la gorge et de tourner toute son attention sur Daniel. Je suis très heureux et très fier de vous annoncer que notre fils vient de décrocher un excellent poste à Washington.

Un murmure d'approbation fit le tour de la table, comme une ola, mais Daniel leva une main en signe de protestation.

— Papa, s'il te plaît... Cela n'a pas encore été annoncé officiellement.

— Ne dis pas de bêtises, voyons ! Un ami de Whitehall m'a appelé ce matin pour me présenter ses félicitations. À Daniel ! dit Stephen en levant sa flûte de champagne.

Amy jeta un coup d'œil à son petit ami. Elle savait qu'il était question qu'il obtienne une promotion depuis des mois. Elle avait partagé son enthousiasme, lui avait manifesté son soutien et l'avait encouragé, même si elle avait parfois eu le cœur lourd. Elle avait toujours su qu'en tant qu'employé du bureau des Affaires étrangères et du Commonwealth en voie d'intégrer le corps diplomatique, il finirait inévitablement par être nommé à l'étranger. D'ailleurs, quand ils s'étaient rencontrés, Daniel venait juste de revenir de Bruxelles, et, comme il le lui avait souvent fait remarquer, s'il était de nouveau affecté là-bas, ce serait comme de faire le trajet entre Londres et Liverpool tous les jours.

— Washington ! s'exclama Amy avec un rire nerveux, décidant que c'était peut-être préférable à un poste en Europe.

Alors qu'elle tendait la main pour prendre son café, elle renversa un verre de vin, dont le contenu se répandit sur la nappe et sur ses genoux.

Pendant quelques secondes, ce fut le chaos, Vivienne appela un serveur, Daniel se leva d'un bond pour redresser le verre, et Stephen se pencha pour tamponner les cuisses d'Amy à l'aide de sa serviette de table.

— Ne bougez pas, ma chère, je vais vous aider, dit-il. Vous devez être trempée.

— Non, non, ça va aller, dit Amy avant de s'apercevoir que les mains du père de Daniel s'attardaient.

Elle sentit ses doigts effleurer ses jambes nues et, choquée, leva vivement les yeux vers lui. L'espace d'un instant, leurs regards se croisèrent.

— Excusez-moi, je... je crois que je ferais mieux d'aller aux toilettes, marmonna-t-elle.

— Les discours vont commencer, intervint Nigel en lui posant une main sur le genou pour la faire rester.

Elle hochait brièvement la tête et resta assise, tandis qu'un homme d'âge mûr montait sur l'estrade. Il passa plus de vingt minutes à faire l'éloge d'une année merveilleuse et de la magie de Londres en 2012, pendant qu'Amy se tortillait nerveusement sur sa chaise, le vin coulant derrière ses cuisses et dégoulinant en direction de sa petite culotte.

Dès qu'il eut terminé son discours et que les applaudissements se furent calmés, elle se leva et s'enfuit.

Son cœur martelait sa poitrine. Le père de Daniel lui avait-il vraiment caressé la cuisse, ou avait-elle mal interprété son geste ? Elle n'aurait pas su le dire, car elle était un peu soûlée et qu'elle avait besoin d'un peu d'air frais.

— Amy, que se passe-t-il ?

Elle fut soulagée de voir Daniel sortir de la salle de réception pour la rejoindre.

— Tout va bien ?

Elle hochait la tête, puis regarda sa robe. Par chance, les sequins cachaient le pire.

— Eh bien... Washington ! dit-elle enfin.

— Je sais, répondit Daniel, qui se retenait manifestement de sourire mais dont le bonheur se lisait sur le visage. Je voulais te le dire en privé, mais j'en ai parlé à papa cet après-midi... et puis, je ne voulais pas gâcher Noël.

— Non, vraiment, c'est super.

— Nous devrions aller fêter ça.

— Oui, mais pas ici, dit-elle calmement, pas à cette table.

— Il faut que tu les ignores.

— Ils me détestent.

— Ils ne te détestent pas, ils sont juste un peu vieux jeu.

— Vieux jeu ? Daniel, ils ont été tout simplement grossiers avec moi, au sujet de ce que je fais, de mes ambitions...

— Je ne savais pas que c'était du tango.

— Ne me dis pas que ça te pose un problème !

— Ma mère s'est mal exprimée...

— Mais tu es d'accord avec elle, dit Amy, essayant de lire entre les lignes.

— Allez, parlons d'autre chose, détends-toi !

— Que je me détende ? Il s'agit de ma carrière, Daniel. Tu pourrais peut-être essayer de la prendre au sérieux, pour une fois.

— Je la prends au sérieux, je la prends très au sérieux. D'ailleurs, dit-il, le sourire aux lèvres, tu pourrais peut-être danser pour moi, tout à l'heure.

— Tu es d'accord avec elle ! s'exclama-t-elle, horrifiée. Tu trouves que c'est vulgaire.

— Amy, je t'en prie...

— Reconnais-le, dit-elle, sentant ses mains trembler.

— Non, je ne trouve pas que le tango soit vulgaire, répondit lentement Daniel, mais tu dois admettre que c'est un peu osé, et peut-être que...

— Peut-être que quoi ?

Il hésita.

— Peut-être que tu devrais te demander si tu veux vraiment participer à un spectacle comme celui-là.

Elle secoua la tête, incrédule.

— C'est un excellent spectacle, Daniel. Tu sais depuis combien de temps je suis sur la touche. C'est une merveilleuse opportunité, pour moi.

— Une merveilleuse opportunité pour les gens de te regarder d'une certaine façon, dit Daniel d'un ton plus brusque.

Il se frotta les tempes comme s'il avait mal à la tête.

— Écoute, depuis que nous sommes ensemble et que je dis aux gens ce que tu fais, j'ai des amis, des proches qui veulent venir te voir danser, mais je ne suis pas sûr d'avoir envie qu'ils te regardent vêtue en tout et pour tout de bas résille et d'un justaucorps provocant qui montre toutes tes fesses, décolleté jusqu'au nombril, même si je serais ravi de te voir en costume en privé.

— Vulgaire ? répéta-t-elle, n'en croyant pas ses oreilles, s'imaginant soudain avec des bas noirs et du rouge à lèvres vermillon.

Heureusement que Daniel ne l'avait jamais vue dans le clip de K Double Swagg.

— Tu vois très bien ce que je veux dire.

Il essaya de l'apaiser d'un geste de la main, mais elle était blessée.

— Eh bien, c'est une bonne chose que tu partes pour Washington, où tu n'auras pas à me voir dans mes accoutrements vulgaires !

— À propos de ça...

Elle perçut quelque chose dans sa voix, un ton d'excuse, une gêne, et elle prit conscience de ce qu'il avait dit quelques minutes plus tôt.

— Tu ne voulais pas gâcher Noël, dit-elle doucement, se rappelant pourquoi il ne lui avait pas parlé de sa promotion. Combien de temps doit durer cette affectation, Daniel ?

— Dix-huit mois.

C'était plus court que ce qu'elle avait imaginé—de nombreux postes diplomatiques duraient deux, trois ans, ou plus.

— Eh bien, ce n'est pas si terrible, dit-elle, essayant de se calmer. À vrai dire, ça pourrait même être une bonne chose : je pourrais retourner vivre à New York, trouver du travail à Broadway, ce n'est pas très loin de Washington. J'avais tellement peur qu'on t'envoie en Afrique ou en Asie... Au moins, j'ai le bon passeport, hein ?

Elle esquissa un faible sourire, l'adjurant intérieurement de parler, espérant en dépit de tout l'entendre dire qu'il ne pourrait jamais être séparé d'elle aussi longtemps, qu'ils devraient prendre un appartement ensemble dans le quartier du Capitole, rien que tous les deux, qu'il n'envisagerait même pas d'accepter ce travail si elle ne l'accompagnait pas. Il y avait des compagnies de danse à Washington, n'est-ce pas ? Cepen-

dant, il ne dit rien de tout cela. Il fit un pas en arrière, l'air embarrassé.

— Écoute, je ne veux pas que tu te déracines à cause de moi, alors que tu as cette super opportunité ici.

Elle plongea ses yeux dans les siens, d'un bleu intense.

— Alors comme ça, c'est une super opportunité, maintenant ?

— Je ne t'ai jamais menée en bateau, je ne t'ai jamais fait de promesses, dit-il calmement. Tu savais depuis le début que c'était mon travail, que j'allais être nommé à l'étranger un jour.

— Mais ce n'est pas une raison pour faire une croix sur notre relation dès que tu reçois ton billet d'avion.

Elle attendit qu'il dise quelque chose.

— Allez... Je ne veux pas que cela se termine comme ça, dit-il enfin.

— Se termine, répéta-t-elle dans un murmure, prenant lentement conscience de ce qui se passait sous ses yeux.

Elle pensa à la boîte de chez Tiffany qu'elle avait trouvée dans le tiroir, au fait qu'elle était venue à cette soirée en espérant, en croyant qu'il la demanderait en mariage. Elle rit tout haut de sa propre stupidité.

— Je ferais mieux d'y aller, dit-elle, avec toute la dignité dont elle était capable.

— Amy, arrête. Discutons-en...

— Laisse-moi tranquille, rugit-elle, le repoussant violemment.

Elle se mit à courir, les talons de ses chaussures oscillant sur la moquette.

Dehors, elle prit une bouffée d'air frais et ferma les yeux, contente d'être sortie, contente, pour une fois, d'être seule.

Des larmes lui montèrent aux yeux, mais elle les refoula d'un battement de paupières.

Frissonnante, elle s'aperçut qu'elle avait laissé son manteau au vestiaire.

Elle fit demi-tour et reprit la direction du Pavillon, mais s'arrêta net en voyant une silhouette familière à l'entrée. Il lui fallut quelques secondes pour se rendre compte que ce n'était pas Daniel, mais Stephen.

— On s'en va sans dire au revoir ? lui demanda-t-il en s'allumant une cigarette et en remettant le paquet dans la poche de sa veste de smoking.

Salaud arrogant ! pensa-t-elle. Stephen Lyons approchait de la soixantaine, mais il se prenait manifestement pour un personnage de la série *Mad Men*. Il n'en était effectivement pas très loin, même si elle n'avait pas envie de l'admettre. Son smoking était parfaitement coupé, ses yeux froids et durs étaient du même bleu glacier que ceux de son fils, son arrogance celle de quelqu'un qui avait des millions sur son compte en banque et qui n'avait plus besoin de faire ses preuves.

Elle entendait, derrière eux, les voix et les rires qui s'élevaient de la fête. Un orchestre jouait maintenant, et elle imaginait tous ces vieux couples grincheux se lever pour danser poliment, les bras tendus pour éviter de se toucher.

— Au revoir, monsieur Lyons, dit-elle sans même croiser son regard.

— Stephen, la corrigea-t-il d'un air détaché, expirant la fumée de sa cigarette par les narines.

— Au revoir, Stephen, dit-elle, sentant les poils se dresser sur ses avant-bras.

— Vous avez besoin d'une voiture ? D'argent pour prendre un taxi ?

— Je ne veux pas de votre argent, répondit-elle. Je n'en ai jamais voulu, ajouta-t-elle plus calmement tandis qu'il faisait un pas vers elle.

— Je sais que cela doit être dur, pour vous, dit Stephen, son expression d'inquiétude feinte laissant la place à un air plus sérieux, mais vous devez être réaliste. Il s'agit de la carrière de Daniel, pas de votre relation.

— De toute évidence, les deux sont liés, répliqua-t-elle, déplorant l'amertume qu'elle percevait dans sa propre voix.

Mais pourquoi la cacher ? Ils savaient l'un comme l'autre qu'elle venait de se faire plaquer pour un travail.

Stephen inclina légèrement la tête sur le côté, dans un geste traduisant un mélange de compassion et de condescendance.

— Je suis sûr que Daniel tient à vous, mais vous devez comprendre qu'il veut absolument réaliser son potentiel. Cela a toujours été le cas, même quand il était petit garçon. Il a toujours donné son maximum pour sortir du lot.

— Et je l'en empêcherais ?

Stephen fit la grimace.

— Amy, l'affectation de Daniel à Washington n'est qu'un début. Entre nous, on parle d'une fonction d'ambassadeur pour lui d'ici trois ou quatre ans. Savez-vous combien c'est rare que quelqu'un obtienne un poste diplomatique de haut rang avant l'âge de trente-cinq ans ?

Il écrasa son mégot de cigarette sous la semelle de sa chaussure et continua :

— Daniel veut aller jusqu'au bout. Nous savons qu'il peut y arriver. Il peut devenir ambassadeur en France, ou même ambassadeur aux États-Unis, et pour y parvenir, pour faire son travail au mieux, il lui faut la bonne compagne à ses côtés.

— Et vous suggérez que je ne voudrais pas le soutenir ?

— Pas que vous ne *voudriez* pas, répondit Stephen, mais que vous ne *pourriez* pas. L'épouse d'un ambassadeur a un rôle bien spécifique. Elle doit maîtriser l'étiquette, le protocole diplomatique, l'art de la conversation, savoir gérer les situations délicates. Tout le monde n'est pas fait pour cela. Tout le monde n'en est pas capable.

— C'est à cause de l'artichaut, n'est-ce pas ?

Stephen rit. Ses yeux s'attardèrent sur le corps d'Amy juste une seconde de trop.

— Non, ce n'est pas à cause de l'artichaut.

Il sortit une carte de visite de sa poche et la lui tendit.

— Je ferais mieux de retourner à l'intérieur, mais nous pourrions peut-être nous revoir dans des circonstances plus agréables. J'avais un faible pour les danseuses, moi aussi, dans le temps... C'est difficile de se débarrasser de ses vieilles habitudes, comme on dit.

Il prononçait le mot *danseuses* comme s'il disait *prostituées*.

— Allez vous faire voir ! grommela-t-elle.

Des larmes d'humiliation menaçaient de couler sur ses joues.

— Je dirais que mon fils s'en est tiré à bon compte. Imaginez-vous ce langage à l'ambassade ?

Là-dessus, il tourna les talons et disparut dans le Pavillon.